

LES DEUX ROSACES.

C'est une belle et magnifique église que l'église de Saint-Ouen avec ses voûtes majestueuses, ses arcades, ses ogives et ses superbes vitraux, sa tour qui monte si gracieuse et si frêle. On dirait une vague conception, un désir d'artiste prenant tout-à-coup consistance et se réalisant comme par un accord magique de la force et de la pensée. On ne conçoit pas en voyant la tour de Saint-Ouen, comment on a pu assouplir ainsi le roc et donner à la pierre ces formes si fantastiques et si légères.

Or, bons lecteurs, si d'aventure vos affaires ou toute autre chose vous mènent à Rouen, vous irez voir Saint-Ouen, car Saint-Ouen est le bijou de la ville; la vieille capitale de la Neustrie est aussi fière de Saint-Ouen que l'orgueilleuse Séville de sa giralda. Vous pénétrerez dans l'intérieur et vous resterez étonnés, muets, à la vue de cette colonnade élancée qui supporte la voûte et s'élève à plus de cent pieds de terre; vous avancerez respectueusement dans le temple jusques à la grille du chœur, et là vous vous arrêterez ému d'un saint respect, vous serez alors sous la lanterne, au milieu de l'église, faisant face au portail et tournant le dos à l'autel. Soyez sûr qu'en ce moment, votre cicerone, le suisse, le bedeau, le sacristain, je ne sais pas au juste quel est son titre, vous touchera le bras et vous regardera d'un air moitié mystérieux, moitié fier, comme tous les gens qui ont une histoire à raconter:—Monsieur, dira-t-il, c'est ici que sont les deux fameuses rosaces; et vous examinerez alors ces deux belles verrières, et vous conviendrez avec tout le monde que celle qui regarde le nord est de beaucoup supérieure à l'autre; et comme tout le monde aussi, vous regretterez presque cette perfection et cette supériorité, lorsque vous saurez que ce fut cela même qui produisit la perte de l'artiste auteur de ce chef-d'œuvre.

Mais c'est une longue et lamentable histoire que le cicerone vous contera en vous conduisant à la chapelle de sainte Agnès où sont renfermées les cendres d'Alexandre Berneval et de son apprenti. Pour vous, bons lecteurs, vous ferez bien de l'écouter, car elle est fort touchante, très moralisante, et prouve, comme le dit le suisse, bedeau ou sacristain de Saint-Ouen, jusques à quels damnables excès les passions peuvent entraîner l'homme.

En l'an de grâce 1439, époque à laquelle se passe notre histoire, ces deux magnifiques rosaces n'étaient point encore achevées; on était alors dans les plus longs jours de l'année, et sur deux échafaudages placés vis-à-vis, deux hommes travaillaient et découpaient la pierre; puis ils se servaient alternativement de la truelle et du ciseau. L'un d'eux, le plus jeune, paraissait à peine âgé de vingt ans; comme tous les travailleurs de ce tems, il était revêtu d'une espèce de blouse retenue par une ceinture, une

toque bleue sans ornement couvrait sa tête d'où s'échappaient à profusion des cheveux longs et qui retombaient en boucles naturelles sur son épaule. Il travaillait avec ardeur, il accomplissait sa tâche avec amour, de tems en tems il s'arrêtait, s'éloignait un peu pour considérer son ouvrage et se remettait au travail: Un nom! un nom de femme venait quelquefois expirer sur ses lèvres, c'était Marguerite, je crois, et alors les plis de son front disparaissaient soudain; une lueur d'espérance et de génie éclairait son visage. Il travaillait à la rosace du Nord. Son compagnon, plus âgé que lui, travaillait comme lui; son costume était le même, seulement à son doigt brillait un anneau d'or enchâssant une belle et fine pierrerie dont la richesse annonçait un homme à son aise; le vieux n'avait du reste rien de remarquable que son front fortement plissé. Je ne sais quel léger tic dans les narines annonçait un caractère violent et faisait qu'à le voir tout homme un peu pacifique n'eût point aimé à le contredire. Or, le vieillard était Alexandre Berneval, le plus célèbre maçon de ces tems, et le jeune homme était Loys, son apprenti.

La nuit arriva, et le maçon (car, à cette époque, les plus célèbres architectes n'avaient point d'autre nom,) le maçon, dis-je, descendit de son échafaudage, Loys en fit autant. Berneval examina avec attention le travail de Loys et le sien; il arrêta complaisamment ses regards sur la rosace œuvre de ses mains, et frappant sur l'épaule du jeune homme:—Corbleu, mon garçon, s'écria-t-il, j'ose croire que messeigneurs de St. Ouen seront contents de nous, car nous avons bien et soigneusement travaillé.—Loys, je suis satisfait de ton ouvrage; j'aime beaucoup le motif qui domine dans ta rosace; continue comme tu as commencé et me flambe la gargouille si bientôt Marguerite n'échange son chaperon de fille contre un chapeau de femme.

Vous êtes bon, mon père, répondit Loys en pressant la main du vieux maître. Oh! pour la mériter, ajouta-t-il avec une naïveté d'enfant, pour la mériter, je voudrais faire une rosace telle que jamais on n'en eût vue et qui surpassât toutes les autres.

La figure de Berneval se rembrunit.—Maître fou, dit-il, penseriez-vous donc faire mieux que moi, votre maître!

—Non, certes, pas à moi tant d'outrecuidance; mais je voudrais arriver à la même perfection.

—Travaillez, jeune homme, travaillez, la gloire ne vient qu'après bien des années; il faut beaucoup faire pour obtenir le premier rang, et souvent encore.....

Il n'acheva pas, une espèce de pressentiment passa dans son cœur, et il s'éloigna de Loys; mais bientôt revenant de ce premier mouvement, il se rapprocha de son apprenti, et tous les deux marchant amicalement près l'un de l'autre continuèrent à deviser. Les passans les salu-